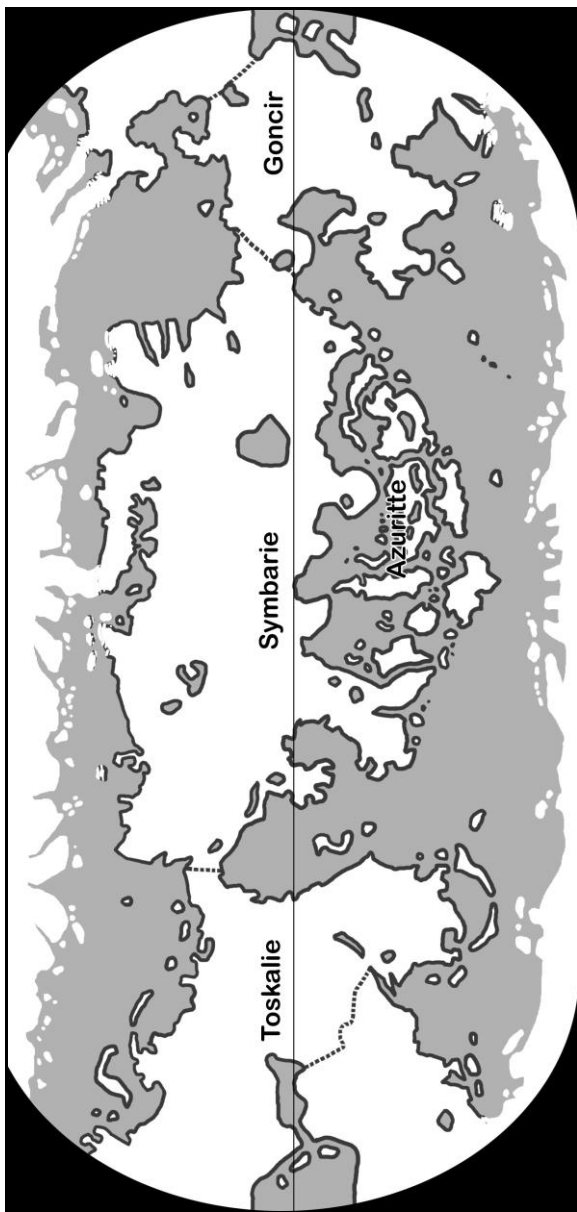




Sofia
et
les bâtards



Myriam Morand
www.feliane.com



Mappemonde de la planète Lokandre

Prologue

o-o-O-o-o

Extrait du journal intime de Solélane Eldanga « Première approche d'un monde fermé : Lokandre »

Qui, dans la multitude de galaxies recensées qu'est le Monde Connu, pourrait prétendre connaître Lokandre, planète habitée mais des plus isolées ? Si mon époux et moi ne nous y étions pas écrasés avec notre vaisseau spatial, jamais je n'aurais cru qu'on puisse exister à ce point hors du temps !

Depuis des siècles, quatre nations se partagent l'unique continent : Azuritte, la Toskalie, la Symbarie et le Goncir. Elles sont gouvernées par des membres masculins de l'omnipotente dynastie des Ovanove. Ces empereurs maintiennent leurs peuples respectifs dans une société d'où sont bannis technologie et progrès. Ceux qui auraient l'audace de pratiquer des « sciences interdites » risquent la peine de mort ! De même, ceux qui oseraient s'opposer aux souverains et aux lois terminent leur vie dans un cachot, ou la tête sur le billot.

Pour autant, il fait bon vivre sur ces riches terres accueillantes... Nobles et roturiers cohabitent sans heurts majeurs. Toutefois, les femmes de l'aristocratie se voient soumises à de multiples contraintes édictées par un Manuel de savoir-vivre rigoureux et étouffant, tandis que les roturières bénéficient de plus de libertés.

o-o-O-o-o

Chapitre 1

o-o-O-o-o

Extrait du quotidien illustré « La Voix de Destinée »

Un an déjà que Dame Ymeralde Ovanove, cousine éloignée de l'empereur Ansoklerr, dirige le ministère de la Sécurité intérieure ! De quel bilan peut bien se targuer la seule femme à avoir accédé à une aussi haute fonction sur tout Lokandre ? Plusieurs complots attendant à la vie du souverain progressiste auraient été déjoués, mais les détails de ces affaires demeurent flous. Les menaces sont-elles circonscrites à Azuritte ou bien est-on en droit de penser que nos puissants voisins ont toujours des vues sur notre magnifique archipel ? Que fabrique donc le ministre des Relations extérieures ?! Laisserait-il pourrir la situation afin d'avaler le ministère d'une dame jugée incompétente du fait de son jeune âge et surtout de son appartenance au sexe dit faible ?

o-o-O-o-o

Nation-archipel Azuritte

Ile Destinée

Lyrone, capitale

Jour 1.

Minuit : l'heure où dorment les braves gens et où les autres s'adonnent à de noirs desseins !

Cette pensée traverse l'esprit de Sofia quand elle escalade le mur d'enceinte puis se faufile dans la propriété d'une famille d'aristocrates fortunés. Equipée

d'une combinaison noire, de chaussures à semelles souples, d'une cagoule et d'un sac en bandoulière, elle avance avec d'infinies précautions. D'après ses renseignements, aucun chien ne hante ces lieux et les chevaux dorment au fond du parc. En revanche, les occupants possèdent plusieurs chats de salon, très peu susceptibles de donner l'alerte.

Confiante mais prudente, Sofia progresse et observe les alentours ; sa fugace admiration pour ces jardins de rêve entame à peine sa concentration. A l'arrière de l'imposant édifice, elle grimpe à l'aide de crampons et de crochets le long du mur jusqu'à l'étage ; sa petite taille et son poids plume l'avantagent dans cette entreprise risquée. Une fenêtre ronde donnant sur une pièce vide est son point d'entrée. Avec dextérité, elle brise le verre tout en le retenant grâce à une pâte collante. Elle dépose avec délicatesse les morceaux sur le rebord puis se glisse à l'intérieur en prenant garde aux bouts tranchants.

« C'est bon, ma fille, le plus dur est passé », se félicite-t-elle en allumant une bougie.

Cette magistrale intrusion, Sofia l'a préparée avec soin, comme toujours. Son mode opératoire s'avère bien rôdé : la première étape consiste à mémoriser les plans de sa cible conservés à l'Institut d'Urbanisme de Lyrone. Habituee à fréquenter ce vaste établissement gorgé de papiers, de poussière et d'odeurs évoquant la décrépitude, la jeune fille se fait passer pour la discrète assistante d'un obscur architecte.

Deuxième étape : aborder des domestiques sous divers travestissements. En menant quelques conversations en apparence anodines au détour d'un marché ou d'une boutique, Sofia obtient les informations souhaitées ; parfois, cela demande du temps, mais elle parvient toujours à ses fins sans éveiller la méfiance de ses interlocuteurs.

Vient la troisième étape : après deux ou trois semaines, quand les serviteurs sondés à leur insu sont sensés avoir tout oublié, elle passe à l'attaque. Elle investit les maisons de grandes familles dans le but de dénicher des choses moyennables, des documents manuscrits la plupart du temps. Elle en profite aussi pour enquêter sur ses propres racines... sans résultat probant à ce jour, hélas.

« Tout est calme, ils dorment à poings fermés », note-t-elle en ouvrant lentement la porte sur un couloir plongé dans le noir.

Une planche craque. Le bruit paraît se répercuter à l'infini. Sofia grimace et lève aussitôt son pied qu'elle repose avec délicatesse sur une latte voisine. Le silence revenu est entrecoupé par les claquements secs du bois qui travaille. Elle progresse tout en contrôlant sa respiration. Au rez-de-chaussée l'attend le bureau du maître des lieux. Elle l'atteint sans difficulté et commence la fouille. Quelques tiroirs et le coffre sont verrouillés. Pas de chance pour eux, la cambrioleuse excelle dans l'art de leur faire rendre gorge.

A force d'étudier par ses propres moyens et de s'entraîner, elle a acquis une dextérité indéniable. Ses talents particuliers ont amélioré sa qualité de vie. Jamais elle ne vole des bijoux et autres valeurs matérielles ou sentimentales, seulement des documents, lettres, contrats, reconnaissances de dettes non enregistrées au Cabinet des Dettes et des Devoirs. Tout ce qui dévoile des aspects peu reluisants de la Bonne Société et qui nourrit une certaine presse ! Sofia ne ressent aucune honte à fouiner dans l'intimité de ces gens, sachant que l'un de ces aristocrates arrogants l'a abandonnée avant même qu'elle ne voie le jour ! Avait-il fauté avec l'une de ses trop jolies domestiques sans avoir pris quelques précautions préalables ?... A moins que ce ne fut le contraire : une dame négligée par son époux et qui aurait succombé dans les bras musclés

d'un audacieux roturier... Ou encore une demoiselle qui aurait cédé à l'attrait de la chair avant un mariage arrangé. Sofia a envisagé tous les cas de figure sans avoir découvert le moindre indice pour résoudre le mystère de sa naissance. Son unique certitude réside dans le fait que le triste orphelinat où elle a grandi n'accueille que des bâtards de la Bonne Société.

Au terme de plus d'une heure de fouille méthodique et de tiroirs aux fermetures vaincues mais intactes, Sofia se rend à l'évidence : s'ils étaient dévoilés, ces courriers secrets traitant d'expérimentations scientifiques conduiraient à une mort certaine les personnes impliquées. Le fils aîné de cette maison et son ami, fils d'arconte, seraient aussitôt arrêtés, emprisonnés, jugés puis exécutés. Bien que l'empereur Ansoklerr fasse preuve d'ouverture d'esprit, il n'a pas encore convaincu son gouvernement d'abroger la peine de mort à l'encontre de ceux qui osent pratiquer des sciences interdites.

« Je pourrais vendre ces lettres à prix d'or, mais la décapitation de ces inconnus pèserait sur ma conscience. Même s'il s'agit d'aristocrates, je ne peux pas tomber si bas. Je ne suis pas une meurtrière ! », cogite la voleuse.

Un œil à sa montre de poche lui indique qu'il est temps de quitter les lieux. Sofia soupire et remet tout en place. Elle vérifie que les serrures sont à nouveau verrouillées. Au moins ne sème-t-elle jamais d'empreintes grâce à ses fins gants noirs. Et cette fois, seule la vitre brisée du dernier étage prouvera l'intrusion. De la prudence en toutes circonstances ! Il n'est pas encore né celui qui la coïncera !

A la fois déçue et satisfaite, la bâtarde récupère sa bougie et retourne à l'étage où se situe son point d'entrée. Avec adresse, elle s'en extrait et entame la descente le long du mur de briques. A l'orphelinat,

avant même de décider de ses coupables activités, elle avait déjà escaladé toutes sortes de surfaces pour s'entraîner... et aussi grapiller de la nourriture. Peut-être son subconscient prévoyait-il qu'elle aurait un jour envie de prendre sa revanche sur tous ces aristocrates qui abandonnent leurs enfants illégitimes...

Le sol atteint, Sofia observe, prudente, les alentours, comme toujours : qui sait quel danger peut survenir à tout instant ? Ne repérant rien d'insolite, elle se faufile et rase la végétation, sa silhouette menue se fondant dans le décor. Au pied du mur d'enceinte, elle retrouve sa corde et son grappin.

De retour chez elle dans un quartier populaire, Sofia se débarrasse de son déguisement puis bascule sur son matelas. Le lit en bois craque et gémit. Des parfums de lessive mêlés à ceux de l'usure s'en élèvent. — Une sortie pour rien, marmonne-t-elle, les yeux rivés au carré de ciel visible par la lucarne de sa chambre située sous les combles d'un vieil immeuble.

Le loyer s'avère un peu trop cher pour un taudis pareil, mais elle s'en contente tout en économisant. Un jour, c'est sûr, tous ses efforts la conduiront vers un destin meilleur. En attendant, elle marche sur une corde raide afin de garder la tête hors de l'eau. Et surtout éviter d'échouer dans une maison close, comme nombre de ses consœurs bâtardes ! S'il y a une justice en ce bas monde, sa débrouillardise finira par payer !

A l'aube, Sofia fait sa toilette grâce à une cuvette en terre cuite remplie d'eau glacée... eau rapportée de la cour derrière l'immeuble, pompée plusieurs fois par jour à la force de ses bras à la musculature souple et ferme. Vêtue d'une robe usée, d'un châle à carreaux et d'un bonnet masquant sa chevelure, elle part ensuite vider son pot de chambre dans un accès aux égouts situé au

pied de l'édifice côté cour, dont elle referme le clapet en grognant :

— Et dire qu'il existe des gens payés pour faire ça à longueur de temps dans les maisons de la noblesse qui sont si pingres qu'elles refusent de s'équiper de l'eau courante ! Ils ont en permanence le nez dans les déjections de leurs ingrats de patrons ! Quelle triste vie pour leurs pauvres serviteurs... J'ai sacrément bien fait de changer de profession !

— Eh, Sofia ! Qu'est-ce que tu racontes, ma belle ? l'interpelle une brave voisine.

— Je râle. Ca me défoule, Birtille ! Bonne journée !

— Bonne journée à toi aussi, ma mignonne !

Revenue dans son appartement, l'orpheline se nourrit puis se débarrasse de sa tenue. Elle aplatit sa poitrine ronde avec un large bandage : ses gestes précis témoignent d'une exécution répétée. Elle ouvre ensuite son placard et choisit l'un de ses nombreux déguisements. D'amples vêtements usés mais propres, un bonnet englobant sa chevelure bouclée, des bottines trop longues mais rembourrées, une moustache postiche, des lunettes rondes, des mitaines et un brin de salissures sur ses joues, voilà qui lui confère l'allure d'un gamin des rues tout à fait ordinaire. Elle complète sa panoplie avec trois couteaux cachés sur diverses parties de sa personne. Enfin, elle récupère sa besace, laquelle contient le fruit d'un larcin précédent : des courriers faisant état d'une collusion entre un arconte et une entreprise pour influencer sur le cours d'une action. Sans être experte, Sofia s'y connaît assez pour avoir décelé le caractère illégal de l'opération. Cette trouvaille comblera de bonheur un certain type de journaliste !

Plutôt que louer un fiacre, la jeune fille se rend à pied vers les locaux du quotidien visé. Depuis qu'elle « visite » des maisons de la noblesse, elle s'est constitué un réseau de journalistes-receleurs. Moyennant des

tarifs corrects, elle leur fournit de la matière pour leurs articles. Ce faisant, Sofia ne dépasse jamais les limites imposées par sa conscience. Certains secrets honteux le resteront à jamais, ou du moins ne seront pas mis au jour par elle. Comme celui déniché la nuit dernière et dévoilant l'engouement de deux juvéniles aristocrates pour les sciences interdites.

En fin de matinée, l'affaire se conclut. Sofia rencontre son contact à l'abri des regards. L'homme rémunère celui qu'il prend pour un adolescent chétif après avoir examiné les preuves du délit d'initié :

— Tu diras à ton patron qu'il fait du bon boulot !

— D'accord, m'sieur ! promet-elle d'une voix transformée qu'elle utilise au minimum.

« Comme ses confrères, il est persuadé que je ne suis qu'un intermédiaire. Tant mieux ! », se félicite-t-elle.

Sur le chemin du retour, Sofia achète des denrées pour son déjeuner. Elle s'autorise quelques fruits délicieux et plutôt onéreux pour son maigre budget, mais une fois n'est pas coutume ! Le seul fait de les contempler lui met l'eau à la bouche. Leurs couleurs chaudes lui évoquent le soleil et ses bienfaits : tout ce qu'elle vénère. Et que dire des parfums délicieux qu'ils dégagent... Tout en marchant, la jeune fille garde l'un de ces fruits sous son nez, pour flatter son sens de l'odorat. Voilà une journée qui commence très bien !

Son estomac réclamant sa pitance, Sofia entre dans son immeuble et croise quelques quidams. Personne ne lui prête attention. Pourquoi s'intéresseraient-ils à un gamin des rues alors qu'ils pullulent dans le quartier ? Les escaliers étroits la mènent au troisième et dernier étage. Le bois craque de toutes parts et les échanges hauts en couleurs entre voisins traversent aisément les parois, de même les odeurs repoussantes de cuisine grasse. Sofia est habituée à ces nuisances quotidiennes. Cela fait deux

ans qu'elle loge ici. Avant cela, elle occupait un poste de domestique dans des maisons de la Bonne Société, où elle luttait contre d'autres types de problèmes. Sa situation ne valait pas mieux.

Sofia entre chez elle et referme la porte en tournant la clé puis en poussant les trois verrous, dont deux résistent toujours. Avec quelques interjections soulignant ses efforts, elle réussit à les ébranler. Soudain, un mouvement se produit sur sa gauche. Un félin ! Un félin aussi imposant qu'une panthère se tient devant elle et l'observe. La jeune fille hoquette de surprise : comment cet animal est-il entré ? Comment une telle chose est-elle possible ? Le verre brisé de la lucarne lui apporte la réponse. Quelle poisse !

— Fichue bestiole ! Qu'est-ce que tu fais chez moi ? Va voir ailleurs ! Allez, ouste !

Le fauve ne porte pas de collier, ce n'est pas un animal domestique échappé d'une aristocratique résidence. Son pelage ras et noir vire au marron sur les extrémités, son museau, ses pattes et une partie de sa queue. Ses yeux dorés deviennent phosphorescents selon l'angle dont on les fixe. Mince mais puissant, le carnassier ne se laisse pas impressionner par les ordres.

Et tandis que Sofia essaie de récupérer d'une main l'un de ses couteaux, il s'approche, babines retroussées sur des crocs effilés. Tremblante, elle tente pourtant le tout pour le tout en balançant son sac et ses fruits à la tête du félin, lequel les évite avec facilité puis se jette sagement sur sa proie. Projetée sur le plancher, Sofia exhale un cri étranglé. La sombre créature l'observe de plus en plus près tandis qu'un râle sourd monte de sa gorge. L'émail de ses canines accroche la lumière.

— Aïe ! Saleté ! Laisse-moi ! Dégage, bon sang !

D'une main, elle essaie de repousser son agresseur. De l'autre, elle récupère enfin l'un de ses

poignards qu'elle n'a guère le temps d'utiliser : le fauve l'en débarrasse d'un coup de patte. Ses griffes entaillent le tissu et éraflent la chair. Sofia gémit et se fige tout en cherchant une bonne idée pour se sortir de ce pétrin. Sa respiration se régule peu à peu en dépit du poids de ce damné animal décidé à... à quoi, au juste ? A-t-il un maître ?

Au même moment, le fauve saisit avec délicatesse le haut du bonnet entre ses dents et le retire, libérant une magnifique masse de boucles brunes presque noires. Il s'en débarrasse d'un mouvement de tête puis renifle le visage rougi de sa proie. Sofia retient son souffle. Elle grimace lorsque la gueule soyeuse touche sa peau. Cette bête sauvage ne va tout de même pas la tuer ou la défigurer ? Son esprit en panique lui laisse entrevoir une possibilité :

— J'ai... j'ai entendu dire que certains chats de Toskalie possèdent des aptitudes uniques... En fais-tu partie ? tente-t-elle, comme s'il allait lui répondre à la façon d'un humain.

Las ! La réaction de l'animal n'est pas celle qu'elle escomptait : la patte gauche se soulève puis exhibe une griffe recourbée qui vient égratigner la base du cou de la jeune fille. Sa bouche accouche d'un gargouillis effrayé. Le chat de Toskalie observe et attend... mais quoi ? Sofia ressent un soudain malaise... sa vue se brouille... et sa conscience baisse le rideau tandis que ton corps se détend. C'est à peine si elle a le temps de comprendre ce qui lui arrive : ce félin l'a empoisonnée !

Chapitre 2

o-o-O-o-o

Extraits du « Précis de la vie animalière de Lokandre »

Le chat de Toskalie est un grand mammifère carnassier de la famille des félidés. Originare du nord de la Toskalie, il est présent sur toutes les terres de la planète, cependant en voie d'extinction à l'état sauvage et rare à l'état domestique. Sa taille au garrot oscille entre cinquante-cinq et soixante-dix centimètres. La couleur de son pelage offre une large variété : noir ou diverses nuances de gris et de marron en passant par le rouge – quoique plus rare ! – et une palette de combinaisons. La teinte de ses yeux va du vert (le plus courant) au jaune (le plus rare) sans oublier le bleu.

(...)

Des observateurs rapportent que certains spécimens partageraient divers types de connexion psychique avec leur maître humain, mais aucune étude sérieuse n'a été menée en ce sens à ce jour.

o-o-O-o-o

Un frisson parcourt Sofia... puis un autre, et encore un, faisant tressaillir son corps engourdi. Ses paupières frémissent avant de se soulever. Bien que faible, la lumière l'oblige à cligner des yeux. La sensation de sa bouche asséchée lui cause du désagrément : y aurait-il quelque chose à boire dans ce... cette... quel est cet endroit, au juste ? Des murs de pierre nue poisseux d'humidité, des poutres

multicentenaires, un sol pavé et poussiéreux... Elle se trouve dans une cave, comme tendent à le prouver ce décor hostile et l'absence de fenêtres.

Relevant la tête, la jeune fille réalise qu'elle est ficelée sur une antique chaise en bois, ses liens s'enfoncent dans la chair délicate de ses poignets et de ses chevilles écartées. Par ailleurs, on lui a ôté son déguisement masculin. Ne restent que le bandage sur ses seins et son short blanc bordé de dentelles déchirées. Ses geôliers veulent-ils la briser en la laissant démunie et glacée ?

« J'ai été droguée... La griffe du félin devait être enduite d'un puissant soporifique. Simple et efficace ! Mais il aurait pu tout aussi bien m'égorger », maugrée-t-elle en son for intérieur.

Deux personnes lui font face. Plus précisément : deux personnes et un animal. Un fauve, élancé et musclé, le même que celui qui l'a plaquée au sol et blessée.

— Hum... Est-il dangereux ?

— Oui, très ! confirme l'homme.

— Merci de me rassurer !... Est-ce un chat de Toskalie ? On n'en voit plus guère de nos jours. Ils sont magnifiques. Celui-ci a...

— Nous ne vous avons pas capturée pour parler des chats de Toskalie, coupe la femme abritée par une cape.

— Vous êtes... Dame Ymeralde Ovanove, constate Sofia, au fait des têtes les plus connues de la Bonne Société.

— Exact.

— Et qui est Monsieur Sourire à côté de vous ?

— Il se prénomme Evorr.

Elle ne s'attendait pas à une réponse ! Est-ce mauvais signe si on l'autorise à connaître l'identité de ses ravisseurs ? Ses grands yeux intéressés se posent sur l'intimidant jeune homme : athlétique et très bien fait de sa personne. Son visage s'avère aussi séduisant que viril : un nez régulier, des pommettes marquées,

une bouche aux lèvres plutôt minces et un menton bien dessiné forment un ensemble harmonieux. De courts cheveux d'un rare blond cendré encadrent ses traits. Son teint mat laisse supposer qu'il aime vivre à l'air libre. Il y a une certaine noblesse en lui et, dans le même temps, un brin de sauvagerie. Mais ce qu'il possède de plus magnifique et intrigant, ce sont ses yeux mordorés, semblables à ceux de certains animaux, dont celui assis à côté de lui. Sofia se tient assez près pour remarquer que ses iris changent de nuances en fonction des mouvements et de la luminosité. On s'attendrait presque à y trouver des prunelles fendues et non rondes.

Le chat de Toskalie s'approche de Sofia en agitant ses vibrisses et sa truffe humide. Elle se raidit et bloque d'instinct sa respiration. Après l'avoir reniflée un instant, il se frotte à ses tibias dénudés et glacés. Contre toute attente, il pose ensuite ses pattes antérieures sur l'accoudoir et caresse de sa gueule soyeuse le visage de la prisonnière. Stupéfaite, Sofia ne sait si elle doit rire ou paniquer. Toujours est-il que le bel animal se montre nettement plus amical, cette fois ! A présent, le fauve pèse sur elle et masque son champ de vision. Par chance, ses griffes sont rétractées.

— Tosko ! Arrête ça tout de suite ! ordonne le dénommé Evorr de sa voix grave.

— Tosko, tu es très mignon, mais va plutôt léchouiller ton maître, s'il te plaît, renchérit Sofia, tête en arrière.

Elle ironise à l'attention de ce dernier :

— Toskalie, Tosko... Très original ! Tu t'es torturé la cervelle pour lui dégoter un nom, je suis impressionnée !

Le chat obéit et revient aux pieds de son propriétaire, lequel se positionne jambes écartées et bras croisés avec un air supérieur qu'elle déteste d'emblée.

— Qui êtes-vous exactement ? Dites-moi la vérité, exige Ymeralde Ovanove.

« Elle connaît la réponse, mais elle me met à l'épreuve. J'ai tout intérêt à me montrer franche. Les Ovanove ne sont pas réputés miséricordieux avec leurs ennemis », cogite Sofia.

La ministre confirme aussitôt ses déductions :

— Soyez persuadée que nous savons déjà certaines choses vous concernant, alors évitez de mentir si vous ne voulez pas passer les deux prochaines décennies dans un cachot. Vous vous y flétririez si vite que votre jeunesse s'évanouirait en quelques semaines. Vous pourriez même perdre la vue à long terme. Alors ?

Pendant un instant atroce, Sofia s'imagine décharnée et crasseuse dans un cul-de-basse-fosse, la peau rongée par la vermine et l'esprit laminé par l'absence d'espoir. Quoi qu'elle ait commis, volé, vendu, elle ne mérite en aucun cas de finir de façon aussi tragique !

— Je... je n'ai jamais su qui était mon père, commence-t-elle. Un quelconque roturier de belle prestance, je présume. Quant à ma mère, ce devait être une dame distinguée qui a fauté parce qu'elle se sentait négligée. Neuf mois plus tard, elle a été contrainte de choisir entre sa bâtarde de fille et son précieux statut d'aristocrate. Son cher époux ne pouvait supporter la présence de la preuve braillarde et baveuse de la trahison de sa femme.

Devant les sourcils relevés de la politicienne, Sofia ajoute :

— En tout cas, c'est ce que l'on m'a gentiment raconté par la suite, mais sans aucune preuve ! Alors le paquet gênant que j'étais a échoué dans l'un de ces orphelinats rassemblant les vilaines erreurs des membres de la Bonne Société. Et le ciel sait combien elles sont nombreuses ! Comme moi, la plupart de mes semblables ignorent l'identité d'au moins un de leurs

parents. Depuis des années, je cherche mes géniteurs, sans avoir rien trouvé à ce jour, pas même en fouillant les archives de l'établissement. Ceci dit, je ne désespère pas. Je suis d'un naturel obstiné ! Je finirai bien par tomber sur un indice.

La jeune fille constate que son histoire dramatique, d'une banale tristesse, n'émeut pas son auditoire. Tosko en profite pour revenir vers elle. Il pose ses pattes antérieures en travers de sa cuisse et se frotte à son buste tout en ronronnant, mettant ainsi en péril la protection du bandage. Exaspéré, son maître le rappelle à l'ordre. A regret, l'affectueux chat de Toskhalie abandonne Sofia et se tasse aux pieds de l'homme.

— Es-tu un bâtard, toi aussi ? lui demande-t-elle, mue par une intuition.

— Ouais.

— Connais-tu tes parents ?

— Je sais qui ils sont, mais je m'en tape foutrement.

— Evorr, fais un effort, recommande-t-elle en se délectant de la rime. On dit : « je m'en moque dans les grandes largeurs ». Il y a des dames ici.

— J'en vois une, en effet, mais pas deux, se délecte Evorr.

— Petit con, lâche-t-elle prosaïquement.

— Poursuivez votre histoire, Sofia, ordonne Dame Ymeralde Ovanove.

— Oui, madame. Hum... A l'âge de douze ans, j'ai été adoptée par une famille de commerçants qui m'a asservie. Pendant des années, j'ai travaillé aussi dur qu'une adulte et je me suis éduquée par mes propres moyens. J'ai toujours adoré lire et apprendre... Mais la seule bonne chose que j'ai retenue de cette époque, c'est leur patronyme. Je trouve que je le porte bien mieux que ces esclavagistes ! Sofia Soleil, ça sonne joliment, non ? pérorer-t-elle.

Evorr secoue la tête, navré par sa puérité :

— Un peu sombre, le soleil..., ironise-t-il en lorgnant sa chevelure brune et ses yeux bleu nuit.

Se tournant vers sa patronne, il affirme avec fermeté :

— Dame Ovanove, cette fille ne possède pas l'étoffe nécessaire pour...

A l'évidente frustration de Sofia, il n'achève pas sa phrase.

— L'étoffe pour quoi ? relève-t-elle, le menton en avant. Parce que je vous le dis tout net : je préfère la prison à tout ce qui m'obligerait à vendre mon corps et/ou mon âme.

— Ton corps n'intéresse personne, ton âme encore moins !

— Parle pour toi, petit con. Je connais des tas d'hommes qui y goûteraient volontiers ! Tosko aussi a l'air de l'apprécier.

De fait, le félin l'assiège à nouveau de ses frottements et ronronnements. Prise d'une illumination, elle interroge avec un rictus sarcastique :

— Préfères-tu les garçons ? Si c'est le cas, c'est ton droit, je respecte les orientations de chacun.

Agacé mais se maîtrisant, il vient tourner autour d'elle, comme Tosko :

— Tu es une sacrée baratineuse ! Personne ne t'a jamais suggéré de la fermer ?

— En fait, on m'a surtout suggéré de m'allonger et de relever mes jupes. Désirez-vous des détails ?

— Cet entretien dérape, note-t-il, mal à l'aise, en marquant derechef de la distance.

— Je trouve aussi, confirme Sofia. Où en étions-nous ?... Ah oui ! Je crois que vous vous demandiez si je pourrais travailler pour vous. Dans quel but, je l'ignore, mais je serais plus que ravie d'obtenir des explications. Je suis tout ouïe !

Son visage réjoui défie l'austérité de ses interlocuteurs. Les paupières plissées, Evorr observe la

menue donzelle : jusqu'à quel point est-elle courageuse ? Ou stupide ? Elle serait bien avisée de prendre garde, car Dame Ovanove n'est pas tendre avec les insolents et les indomptables.

— Vous êtes d'une impertinence rare, jeune fille, note d'ailleurs cette dernière sur un ton indéchiffrable.

— Vous ai-je manqué de respect, madame ?

— Pas encore.

— Si j'admets mon impertinence, je ne suis pas folle ou inconsciente pour autant. Je sais où se trouve ma place et à qui je m'adresse.

Après une profonde inspiration – qui gonfle sa poitrine, comme le remarque le seul bipède mâle de la pièce –, elle poursuit :

— J'ai été très franche avec vous, Dame Ovanove. Je serais comblée si vous l'étiez avec moi.

— Quel est votre avis sur la raison de votre présence ?

— Mmm... Vous êtes la ministre de la Sécurité intérieure. Il vous revient de veiller sur la population, à commencer par la Bonne Société, le gouvernement et l'empereur. Ce dernier étant étranger et en place depuis peu, je gage qu'il serait souhaitable de vérifier la fidélité de certains sujets, voire traquer les traîtres et les comploteurs.

Ymeralde se fend d'un sourire :

— Auriez-vous un don de télépathie ?

— Pas que je sache. Mais j'observe, j'analyse et je déduis.

— Vous fouillez dans les secrets des aristocrates de Lyrone, rectifie la dame.

— Je ne peux le nier, marmonne Sofia avec une charmante moue.

— Vous gagnez ainsi votre argent de façon honteuse.

— Bah... Il faut bien vivre... Entre ça et m'allonger à chaque fois qu'un homme me le demande, j'ai vite choisi. Personne ne veut des bâtards. Les aristocrates les utilisent tout en les méprisant, et les roturiers les

méprisent tout en les utilisant ! Ah, flûte, ça revient au même, non ?

Elle interpelle le garçon aux yeux hypnotiques :

— Tu dois en savoir quelque chose ! Qu'as-tu déjà vendu pour survivre, Evorr ? Ton corps ?

— C'est pas tes affaires, la voleuse !

— As-tu lu le *Manuel des Messieurs de la Bonne Société* ou celui des *Demoiselles et des Dames* ? Je te les conseille, ça pourrait améliorer tes manières.

— Tu n'es pas une demoiselle.

— Je suis une demi-demoiselle, et toi, un petit con à part entière.

— Tosko ! Ca suffit, bon sang ! gronde-t-il en détournant sa colère sur son animal.

— Je croyais votre félin moins amical avec les étrangers, observe Ymeralde Ovanove sur un ton pincé.

— Je le pensais aussi, madame. Je ne l'avais jamais vu se comporter ainsi.

— C'est mon charme naturel qui agit, plaisante Sofia pour tromper sa peur.

L'aristocrate s'approche de deux pas :

— Jusqu'à quel point ?

— Que voulez-vous dire ? se méfie la chapardeuse.

— Seriez-vous capable d'utiliser ce « charmant » talent pour obtenir des informations ?

— Jusqu'à quel point, madame ? la paraphrase la captive.

— Jusqu'à l'obtention desdites informations, bien sûr.

— Je vous ai déjà révélé mes limites, se rembrunit Sofia en se tortillant autant que possible sur sa chaise, sa posture de prisonnière commençant à lui peser.

Elle pose des yeux curieux sur Evorr :

— Es-tu concerné ?

— D'une certaine façon, et tu n'en sauras pas plus pour l'instant.

— Je vois. C'est le complot des rusés bâtards contre les vilains aristocrates ?! Sauf votre respect, Dame

Ovanove, se rattrape-t-elle aussitôt en se mordant la lèvre inférieure.

L'intéressée sourit :

— Sofia, vous avez déjà compris ce que nous attendons de vous : que vous mettiez vos divers talents au service de mon ministère, afin de traquer ceux qui menacent notre gouvernement. Vous travaillerez avec Evorr et vous serez tous deux chapeautés par un autre « rusé bâtard ». Lorsque votre contribution prendra fin – ce dont je serai la seule à décider ! –, vous serez amnistiée pour tous vos délits.

L'otage se renfrogne et tremble, sa peau ressent davantage le froid à présent que Tosko a arrêté de s'y frotter.

« Mes délits... A quoi bon les nier ? Ils en savent beaucoup sur moi. Et Dame Ovanove a été très claire sur ce qui m'attend si je diverge : la prison », se dit-elle en baissant les yeux pour mieux réfléchir.

— Suis-je obligée de collaborer avec Monsieur Sourire ?

— Oui, ce n'est pas négociable. Notez que Tosko vous a déjà adoptée ! ajoute la dame, non sans humour.

A l'énoncé de son nom, l'animal miaule, frémissant d'envie de rejoindre la captive et son délicieux parfum.

— Tosko est-il un agent secret, lui aussi ? lance celle-ci en entrant dans le jeu de sa geôlière.

— Il sert son maître, lequel sert mon ministère.

Elle pivote vers Evorr :

— Je vous laisse, des rendez-vous m'attendent et je déteste arriver en retard. Vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Il incline la tête :

— Oui, madame. Vous pouvez compter sur moi et sur Gabriss.

Chapitre 3

o-o-O-o-o

Extraits du « Manuel des Messieurs de la Bonne Société »

Le présent Manuel, rédigé par les représentants les plus distingués de la noblesse d'Azuritte, est un ouvrage que devraient posséder tous les messieurs désireux de parfaire leur réputation et, ce faisant, d'honorer leurs proches. Il sera de bon ton de l'offrir à vos parents, à vos amis et même à vos domestiques afin de les sensibiliser aux préceptes qui régissent votre mode de vie.

(...)

Si d'aventure un homme engendre un bâtard ou une bâtarde, il lui appartiendra de reconnaître ou non son enfant. S'il s'agit d'un garçon, celui-ci pourra bénéficier de certains privilèges selon le bon vouloir de son géniteur, jusqu'à hériter de son titre de noblesse.

(...)

A moins d'être totalement désargenté, déchu de son titre de noblesse ou bâtard non reconnu, un homme n'exercera aucune profession dévolue à la roture. Il pourra s'adonner – dans le respect des lois ! – à quelques travaux afin de satisfaire sa curiosité mais ne devra en aucun cas en tirer un profit pécuniaire.

o-o-O-o-o

— Qui est Gabriss ? interpelle Sofia dès la sortie de Dame Ovanove.

— Nous avons été plusieurs agents à t'observer, dont Gabriss que nous attendons. C'est notre supérieur direct, répond Evorr en s'approchant.

— Un « rusé bâtard » comme toi et moi ?

— C'est ça.

— Est-ce toi qui as décidé de me recruter ?

— Non, c'est Dame Ymeralde, sur la recommandation de Gabriss. Il a décelé ton potentiel.

Ses yeux de miel s'abaissent avec ostentation sur la poitrine aplatie de la jeune fille, laquelle comprend qu'il cherche à l'humilier ou la mettre à l'épreuve. Mais la tension électrique est rompue lorsque Tosko s'insinue entre eux. A nouveau, il se redresse en posant ses pattes antérieures sur les jambes de Sofia afin de se frotter à elle et de ronronner avec force.

— Je vais sentir le fauve ! maugrée-t-elle, même si Tosko ne diffuse pas une odeur très prononcée.

— Ce sera toujours mieux que de puer la voleuse, commente Evorr en bousculant avec doigté son chat.

— Epargne-moi tes sarcasmes, Monsieur Moralisateur. Ta vie n'a pas dû être aussi difficile que la mienne.

— Tu n'en sais rien.

— Je n'ignore guère que cette société est encore moins tendre avec les femmes qu'avec les hommes.

Il n'insiste pas et la libère de ses liens, puis recule. Après avoir frotté ses poignets, Sofia se lève de sa chaise inconfortable, s'étire et se masse les reins, ce qui ne manque pas de mettre son buste, sa taille fine et son ventre plat en valeur. Evorr la scrute malgré lui avec une expression indéchiffrable.

— N'y pense même pas, grince-t-elle.

— Pff ! Tu n'es pas la seule jolie fille de Lyrone.

— Tant mieux ! J'accepte les caresses de Tosko, mais pas les tiennes, prévient-elle, une main venant gratter le crâne de velours du chat.

— Tosko a déjà deux petites amies, l'informe-t-il, pince-sans-rire.

Sofia tressaille de curiosité :

— Oh ! Où sont-elles ?

— Dans la réserve naturelle au sud-est de Lyrone.

— Ah... Quelle chance il a ! Son maître n'est-il pas trop jaloux de son succès ? demande-t-elle en repoussant la masse de ses boucles sombres.

— Il n'est pas en manque, grommelle l'intéressé.

Evorr récupère des vêtements semblables aux siens à l'intérieur d'un gros coffre posé près de la porte :

— Tiens, habille-toi.

Elle examine le pantalon noir, la chemise gris foncé et les espèces de chaussons, puis les renifle sans discrétion : au moins sont-ils propres.

— C'est ta tenue d'entraînement. Tu commences dès maintenant, la prévient-il.

— Eh bien...

— Et tu devrais ôter ton bandage.

— Pourquoi ? se méfie-t-elle en plaquant les étoffes contre sa poitrine.

— Tu vas avoir besoin de respirer sans entraves.

— Que veux-tu dire par là ? s'alarme la jeune fille en montrant les crocs.

— Ote-le, c'est tout.

Ce disant, il lui tourne le dos. Tout en se délectant de l'harmonie de sa silhouette bien bâtie, la recrue apprécie ce premier geste de savoir-vivre. Elle met à profit cette séance d'habillage pour poursuivre son interrogatoire :

— Où sommes-nous au juste ?

Elle s'attend à une rebuffade. Il n'en est rien ; Evorr n'est-il pas obligé de la former avec le soutien du dénommé Gabriss ?

— Il existe un nombre important de planques sous Lyrone et sa banlieue. Le problème, c'est qu'elles sont souvent occupées par de pauvres gens ou par des racailles. Ces salles et ces tunnels constituent un vaste réseau et se situent sous le palais impérial. Elles

bénéficient donc d'accès très sécurisés. C'est là que nous nous entraînons, chaque équipe à des endroits différents afin de préserver nos identités respectives. Je ne sais rien sur les autres groupes. Nous entrons et sortons toujours de ces lieux dissimulés sous une cape.

— Dois-je en déduire que je n'aurai affaire qu'à toi et Gabriss ? Sans oublier Tosko, bien sûr, ajoute-t-elle sur un ton bien plus câlin qui agace le jeune homme.

— Tu as tout compris.

— Bon... Je suis donc prise en otage par le ministère de la Sécurité intérieure et placée sous la coupe de deux bâtards et d'un chat de Toskalie. Est-ce aussi ton cas ?

— Je travaille pour lui de mon plein gré, ment-il.

— Depuis combien de temps ?

— Ca suffit, les questions d'ordre privé ! Maintenant tu te tais. Gabriss ne devrait plus tarder.

Evorr s'assied sur le couvercle du gros coffre, une jambe repliée à l'horizontale. Pas intimidée, Sofia fait le tour de la petite pièce éclairée par deux lampes à huile. Tosko l'observe avec intérêt, mais demeure près de son maître.

Au bout de deux minutes, elle craque :

— Rassure-moi, Monsieur Sourire : je ne vais quand même pas m'entraîner dans ce trou ?

Son compagnon soupire sans la renseigner pour autant. Il patiente, son attention fixée sur une lampe pour éviter de lorgner la trop jolie recrue. Cette dernière frissonne, l'humidité et le froid suintent par tous les pores des murs de pierre, sans parler des relents de végétation moisie... Un décor digne d'une salle d'interrogatoire clandestine ! Le genre qu'on s'attendrait à trouver au cœur d'une sinistre prison comme celle de Glumcarr.

— Tu as parlé de capes tout à l'heure... Y en aurait-il une pour moi dans ce coffre ? demande-t-elle au bout d'un moment.

— Bien sûr.

— Hein ! Tu n’aurais pas pu le dire plus tôt ? s’emporte-t-elle en se rapprochant.

— Mais je l’ai fait.

Elle se plante devant lui avec une expression supposée intimidante :

— Pousse tes fesses de là !

— Reformule-le en version *Manuel des Demoiselles et Dames de la Bonne Société*.

— Ote ton postérieur de là !

Il obtempère avec une lenteur aussi féline qu’horripilante :

— Ce n’est pas toi qui te vantais, tout à l’heure, de connaître ces bouquins de savoir-vivre ?

— J’ai été chargée de les enseigner à d’aristocratiques adolescents qui prenaient plaisir à me faire enrager. De vraies têtes à claques !

Il hausse un sourcil :

— Tu me compares à eux ?

— Disons que vous partagez des traits de caractère...

Ce disant, elle soulève le lourd couvercle et plonge dans le coffre. Evorr détourne les yeux de sa posture suggestive. Il estime que Sofia plafonne à un mètre soixante, pas plus. Petite, oui, mais courageuse et vive d’esprit, et c’est pour ces qualités que Gabriss et Ymeralde Ovanove l’ont retenue. Pas pour son impertinence, ni ses manières de fille des rues qui singe les demoiselles.

Tosko vient fouiner à son tour, mais Sofia le repousse d’une main sur son poitrail musclé :

— Moi la première, le chat !

Son miaulement de protestation la fait rire malgré elle.

— D’accord, tu peux regarder, mais je récupère d’abord ma cape. Je ne suis pas équipée d’une épaisse fourrure comme la tienne, moi !

Elle s’emmitoufle dans le vêtement noir. Sa température corporelle remonte, ou du moins est-ce la

sensation qui la parcourt avec délices. Ne décelant rien d'intéressant, Tosko redresse la tête. Aussitôt, Sofia rabat le couvercle et s'assied dessus en prenant ses aises, devant un Evorr stupéfait :

— C'était ma place !

— Plus maintenant. Il te reste la chaise. Tu peux la tester, elle est très inconfortable, ironise-t-elle.

D'un bond souple, Tosko grimpe sur le coffre et pose sa gueule sur les genoux de la jeune fille. Elle apprécie beaucoup cette source de chaleur. Sa main caresse le crâne soyeux et les ronrons résonnent dans l'austère pièce.

— Dis donc, ton chat de Toskalie est une vraie terreur ! Comment t'y es-tu pris pour qu'il me griffe et me drogue ? Aurait-il un jumeau ? Un gentil chat et un méchant chat ? Est-ce là ton secret ?

Alors qu'elle est sur le point de creuser en ce sens, la porte s'ouvre sur une haute silhouette dissimulée sous une cape identique à la sienne, puis se referme. S'estimant à l'abri, l'ombre laisse tomber sa capuche, découvrant un homme au visage attrayant. Des pommettes marquées, un menton fort et un nez légèrement aquilin lui confèrent une allure aristocratique. Son corps et ses vêtements dégagent des parfums musqués plutôt agréables, mêlant le cuir et le savon à des notes indéfinissables. Ses cheveux bouclés d'un blond très clair lui donnent l'air d'un ange, mais ses yeux acérés examinent la recrue comme s'ils la découvraient. Ce qui n'est pas le cas, de toute évidence. Sofia estime que deux ou trois années seulement doivent le séparer d'Evorr, ainsi que cinq bons centimètres, au désavantage de Monsieur Sourire.

« Voilà donc l'autre rusé bâtard. Notre trio est au complet ! », songe-t-elle sans bouger du coffre.

— Gabriss, je présume ?

— Tu présumes bien, petite.

— Certes, je n'ai pas votre taille, mais j'ose espérer que vous ne m'en ferez pas la remarque à répétition !

Gabriss scrute Evorr, lequel hausse les épaules :

— C'est une bavarde.

Gabriss fixe ensuite le couple fille-félin. Evorr hausse derechef les épaules :

— Et en plus Tosko l'apprécie...

Le chef garde le silence le temps d'évaluer la scène que forme ce fauve languide qui s'abandonne dans le giron d'une séduisante fleur des rues aux yeux émouvants et expressifs.

— De ce que je vois, ça va plus loin. Ton crétin de chat est amoureux, mon vieux !

— Ca lui passera.

— Debout, petite fille ! ordonne Gabriss sur un ton sec.

— J'ai dit...

— Je me fiche de ce que tu as dit ! Tu n'es pas dans un club de vacances. Tu es ici pour devenir un agent secret du gouvernement. Alors bouge tes fesses et arrête de bavasser comme si tu prenais le thé dans un salon d'aristos ! Compris ?

Blême, Sofia hésite sur l'attitude à adopter. Ces deux hommes, bien plus grands et costauds qu'elle, sont censés la commander, comme l'a précisé Dame Ovanove. Doit-elle pour autant accepter d'être rudoyée ? Evorr ne semble pas choqué par le comportement de son supérieur.

— Il y a des façons plus courtoises de me livrer le fond de ta pensée, maugrée-t-elle.

Agacé, Gabriss réagit encore plus durement :

— Tosko ! Dégage !

Effrayé, l'animal vient se pelotonner aux pieds de son maître, lequel laisse faire.

— Et toi, PETITE, je te promets que tu vas vite comprendre à qui tu as affaire !

— C'est déjà le cas, merci !

En deux pas, Gabriss se précipite sur elle et l'attrape par le col, puis l'arrache du coffre. Sofia sent ses jambes battre dans le vide. Au lieu de gémir ou de supplier, elle décide de lutter, quitte à y laisser des plumes. Son instinct de survie prend le contrôle. Son corps se contracte, ses muscles se bandent, puis ses genoux percutent le torse de son tourmenteur. Elle aurait pu viser son entrejambe, mais ce serait un peu trop radical pour un premier affrontement doublé d'un avertissement. Avec aisance, Gabriss encaisse le choc et recule, sa cape venant frotter ses mollets. Sans perdre une seconde, Sofia le frappe sur les côtés du crâne de ses deux poings simultanés. Là encore, elle aurait pu cibler les oreilles et lui causer bien plus de souffrance ! Il la lâche et secoue la tête. C'est à peine si elle a étourdi ce grand gaillard... Tous deux s'observent. Sofia jette un œil torve à Evorr : il n'interviendra pas, bien sûr. Et Tosko joue les carpettes, oreilles rabattues. Est-ce donc le même chat qui l'a menacée chez elle ?

La voix rude de Gabriss la tire de ses réflexions :

— Ne pense surtout pas que tu as gagné, Petit Soleil ! J'aurais pu te réduire en bouillie en un clin d'œil. Mais je voulais vérifier de quoi tu étais capable.

Elle ricane :

— Tu me testais ? C'est tout ce que tu as trouvé à dire pour justifier la raclée que je t'ai mise ?

Contre toute attente, Evorr rit :

— Elle a la langue sacrément bien pendue, n'est-ce pas ?

— C'est indéniable, confirme Gabriss en se rapprochant.

Aussitôt, Sofia s'apprête à riposter, le visage écarlate de colère :

— C'est ainsi que vous avez décidé de m'entraîner ? En me rabaissant et en m'insultant ? Est-ce la méthode préconisée par Dame Ovanove ?

— Nous avons carte blanche pour t'éduquer. La ministre n'a que faire des détails. C'est le résultat qui compte.

Déprimée, se sentant abandonnée une fois de plus, Sofia s'affaisse. C'est tout juste si elle ne tombe pas à genoux sur le sol pavé. Seule sa fierté la retient de se ratatiner davantage par rapport à ses deux imposants tortionnaires.

— On dirait que le soleil s'est éteint, se gausse Evorr.

— Petit con ! rugit-elle avec un regain d'énergie.

à suivre...